

Les écoles en forêt

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 73

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tra faisait horreur et pitié, comme une blessure.

— Oh ! oh ! dis-je au père Vidal, qui avait tout de suite laissé retomber le vêtement et s'était remis en route d'un pas pressé, la tête basse, voilà vilaine cicatrice !...

Eh, présentant une histoire, j'ajoutai, pour exciter mon compagnon à la raconter :

— Ordinairement, ce n'est pas par derrière que les capitaines de zouaves reçoivent les balles.

Mais il ne paraissait pas m'entendre ; il marmottait des mots en mordant sa moustache.

— Comment a-t-elle pu s'échouer là ? Il y a loin du champ de bataille de Melegnano au boulevard de Grenelle... Oui, je sais bien, les corbeaux qui suivent l'armée, les dépouilleurs de cadavres... Mais pourquoi là, justement, à deux pas de l'École militaire, où son régiment est caserné, à l'autre ?... Et il a dû passer par ici, il a dû la reconnaître... Oh ! c'est comme un revenant !

— Voyons, père Vidal, fis-je en lui prenant le bras et violemment intéressé, vous n'allez pas continuer à parler par énigmes, et vous me direz bien quel souvenir vous rappelle cette tunique trouée.

Je crois bien que sans les deux absinthes, je n'aurais rien su, car, à cette demande, le père Vidal me jeta un regard méfiant, presque craintif, mais, soudain, comme prenant une grande résolution, il me dit d'une voix brève :

— Eh bien ! oui, je vous conterai la chose... Aussi bien que vous êtes un jeune homme instruit et honnête, j'ai confiance en vous, et, quand j'aurai fini, vous me direz — mais là, bien franchement, la main sur la conscience — si vous me trouvez excusable d'avoir agi comme j'ai agi... Voyons, par où commencer ?... Ah ! d'abord, je ne peux pas vous dire son nom, à l'autre, puisqu'il vit encore, mais je le désignerai par le sobriquet que nous lui donnions au régiment... *La Soif*, oui, nous l'appelions *La-Soif*, et il n'avait pas voulu son surnom, étant de ceux qui ne grouillent pas de la cantine et qui sifflent douze petits verres aux douze coups de midi... Il était sergent à la quatrième du second où j'étais fourrier, et marchait à côté de moi, en serre-file... Bon soldat, très bon soldat... Ivrogne, chasseur, aimant les batteries... Mais brave comme une baïonnette, avec des yeux bleus et froids comme l'acier, dans sa face tannée à barbe rouge, où l'on voyait bien tout de suite que le particulier n'était pas commode. Au moment où j'étais arrivé du dépôt au bataillon de guerre, *La-Soif* venait de finir son congé ; il se rengagea, toucha la prime et roala pendant trois jours dans les bas quartiers d'Alger avec quatre ou cinq noceurs comme lui, empilés dans une calèche et portant un drapeau tricolore où on lisait ces mots : *Ça ne durera pas toujours !* On le rapporta à la caserne, la tête fêlée d'un coup de sabre ; il s'était battu avec des *tringlots*. *La-Soif* guérit ; on lui flanqua quinze jours de bloc et on lui retira ses galons. C'était la deuxième fois qu'il les perdait ; sans sa mauvaise conduite, *La-Soif*, qui était d'une famille bourgeoise et avait reçu de l'instruction, aurait été officier depuis longtemps. Donc, après l'affaire, on lui reprit ses galons, mais, dix-huit mois plus tard, comme je venais de passer sergent-fourrier, il les avait déjà rattrapés, grâce à l'indulgence du capitaine, vieil Africain, qui l'avait vu faire le coup de feu en Kabylie.

Mais voilà que le vieux est promu chef

de bataillon et qu'on nous envoie un capitaine de vingt ans, un Corse, nommé Gentile, sorti de l'école, un garçon froid, ambitieux, plein de mérite, disait-on, mais très exigeant dans le service, dur pour les hommes, et vous collant des huit jours de salle de police pour une tache de rouille sur le fusil ou un bouton de moins à la guêtre ; de plus, n'ayant pas encore servi en Algérie, et n'admettant pas du tout, mais pas du tout, l'indiscipline et la *fantasia*. Du premier coup, le capitaine Gentile prit *La-Soif* en grippe, et réciproquement. Ça ne pouvait pas manquer. La première fois que le sergent ne répondit pas à l'appel du soir, huit jours de bloc ; la première fois qu'il se grisa, quinze jours. Quand le capitaine — un petit brun, raide comme un poil avec ses moustaches de chat effarouché — lui jetait la punition à la face, en ajoutant d'un ton sec :

— Je sais qui vous êtes, et je vous materai, mon cher !

La-Soif ne répondait rien et s'en allait d'un pas tranquille du côté de la salle de police ; mais le capitaine se serait peut-être radouci tout de même s'il avait vu le coup de colère qui rougissait la figure du sergent, dès qu'il avait tourné la tête, et l'éclair de rage qui passait dans ses terribles yeux bleus.

(A suivre.)

Les écoles en forêt

Voici pour plaire aux amateurs d'hygiène et de grand air.

Les « écoles dans la forêt » sont, depuis deux ans, en grand honneur en Allemagne. Il n'est pas de Congrès hygiénique ou pédagogique où il n'en soit question, et les membres de l'enseignement sont nombreux qui s'en occupent. La première de ces écoles qui s'ouvrit dans la forêt de Charlottenbourg date du mois de juillet 1904 ; elle a servi de type à toutes celles qui se sont ouvertes depuis. Le but de l'école dans la forêt est double : il est hygiénique et pédagogique. Les facteurs hygiéniques sont le séjour dans les bois, un air plus sain, une arrivée et un rayonnement plus grands de la lumière et de la chaleur solaires, une nourriture appropriée et le repos en station horizontale dans des halls spéciaux. Quant à la pédagogie, elle se ramène à constituer l'enseignement de telle façon que les élèves qui sortent puissent se retrouver avec des condisciples d'école populaire ayant le même âge.

L'école est ouverte aux premiers jours chauds du printemps, vers le commencement de mai ; la fermeture en a eu lieu jusqu'ici au milieu d'octobre, moins à cause du froid que de la diminution du rayonnement solaire. L'enseignement y est gradué, de façon à ce que les enfants ne ressentent jamais de fatigue. Les leçons durent une demi-heure, et toute heure de travail intellectuel est suivie d'une récréation de dix minutes. La question de la nourriture y est ainsi réglée : à l'arrivée, à 8 heures, une assiettée de soupe et un petit pain blanc garni de beurre ; à 10 heures, une ou deux tasses de lait, avec des tranches de pain noir beurré ; à midi, déjeuner comportant un minimum de 100 grammes de viande et de 200 grammes de légumes ; à 4 heures, petit goûter consistant en lait et pain noir beurré, et enfin, à 6 1/2 h., soupe de bouillie d'avoine avec pain noir ou padding.

Ce régime a donné les meilleurs résultats.

La basse-cour au printemps

Couvées précoces. — Le choix des œufs. — Les nids. — Choix des poules couveuses. — Mirage des œufs.

Avec le printemps, s'amène le réveil de la végétation, qui nécessite de la part du cultivateur, une activité nouvelle pour les travaux des champs. La vie animale elle-même suit ce mouvement, et tout aussi bien qu'aux cultures, il convient de donner aux animaux de la ferme, tous les soins nécessaires pour en tirer le plus grand profit.

La basse-cour doit être, en ce moment, pour la fermière, l'objet de ses préoccupations, car les sujets nés en mars ou aux premiers jours d'avril, sont ceux dont le développement est le plus rapide et le plus régulier, et qui donneront les meilleurs coqs et les poulettes susceptibles de pondre régulièrement dès l'automne. Les poussins nés de couvées tardives ne fournissent jamais d'aussi bonnes pondeuses et des poussins aussi vigoureux que ceux provenant de couvées précoces. Il est donc très important de prendre dès maintenant, toutes les dispositions utiles pour que l'incubation s'opère dans de bonnes conditions.

Il importe tout d'abord de faire choix des œufs les plus gros provenant de poules ayant au moins deux ans ; les produits qu'ils donnent sont toujours les plus gros et les plus beaux.

Les nids doivent être placés dans un endroit bien sain, ni froid, ni humide. On les dispose soit à terre, soit sur des planches supportées par des tréteaux de 25 à 30 centimètres de hauteur. L'usage des caisses n'est pas recommandable, à moins d'être à claire-voie pour permettre la libre circulation de l'air autour du nid.

Les nids seront garnis de paille, préalablement froissée dans les mains, puis foulée de façon à offrir une surface stable ne fléchissant pas sous le poids de la poule. Cette surface sera légèrement concave, de telle sorte que les œufs restent les uns à côté des autres lorsque la poule est en place. Il faut éviter qu'ils ne s'entassent au milieu ; non seulement ils risquent de se casser, mais ils sont mal couvés, n'étant pas uniformément en contact avec la poule.

Dans certaines, on préfère garnir les nids avec de la paille au lieu de foin parce que ce dernier fermente et devient, par suite, plus propice au développement des insectes parasitaires. La paille, offre toutefois, l'inconvénient de ne pas être assez compacte dans sa masse, et de permettre l'accès de l'air au-dessous des œufs, condition sensible à une incubation régulière.

Si l'on donne la préférence au foin, il faut le choisir fin, sans poussières et le saupoudrer d'un peu de soufre. S'il était long et rude, il conviendrait de le couper et de le froisser dans ses mains, pour le rendre plus doux.

Le choix de la poule couveuse n'est pas le moins important. Disons, tout d'abord, qu'il faut préparer d'avance la poule à remplir son rôle de bonne couveuse. Dès les premiers jours de février, et même avant, il faut retenir les poules au nid, et pour cela ne pas trop les laisser en liberté et maintenir constamment dans le nid deux ou trois œufs. Elles prennent ainsi l'habitude de rester au nid de plus en plus longtemps.

Lorsqu'on les apercevra assidues, on pourra alors se décider à leur confier quelques œufs à l'endroit même où elles ont pris